

UN AUTEUR ENTRE DEUX ÂGES

par Alain Charbonneau

Pour le cinéma dit d'auteur, la frontière est parfois bien mince entre la reprise enthousiaste et la redite assommante, entre le plaisir de faire du neuf avec ses lubies d'avant-hier et l'ennui de servir, recuit, le jus des films précédents : à la différence du réalisateur, l'auteur avance toujours pas à pas sur une corde raide où la menace est constante de voir son style se figer en un rictus maniéré, ses thèmes et ses obsessions se fossiliser en une épaisse strate de clichés auto-parodiques, et sa technique, tout engluée dans ses partis pris d'origine, présenter de graves signes d'essoufflement ou, dans les pires cas, de psittacisme. Le neuvième film de Pedro Almodovar, l'enfant chéri de la «Movida» madrilène, n'échappe pas entièrement à cet écueil, encore qu'Almodovar évite ici l'impasse où il s'était égaré avec *Attache-moi*, et abandonne du coup les intrigues montées en épingle pour explorer des voies nouvelles de récit, moins facilement pénétrables.

Talons aiguilles s'ouvre sur le retour à Madrid, après un exil de quinze ans, d'une mère prodigue, chanteuse pop adulée de son temps qui, pour poursuivre sa carrière, a jadis abandonné sa fille, Rebecca, aujourd'hui speakerine au journal télévisé du jour. Jamais vraiment remise de ce qu'elle vécut alors comme une trahison,

Rebecca (Victoria Abril) depuis chasse (dans les deux sens du mot : cherche et rejette) l'image de cette mère fautive dans l'ombre de laquelle elle a vécu, tantôt l'idolâtrant tantôt la haïssant. Mariée d'un côté à l'un des anciens amants de sa génitrice, elle se donne de l'autre à Femme Létale, un travelo qui, lors de juteuses séances de «lipsing», parodie gestes et chansons de la célèbre Becky del Paramo. Laquelle (Marisa Paredes), à peine rentrée au bercail, aura tôt fait de reprendre pour amant le mari de sa fille, qu'on retrouvera un beau soir mort assassiné. Un juge aux verres fumés et à la barbe hautement improbables (Miguel Bose) mène l'enquête, pas pour très longtemps puisque quelques jours plus tard, Rebecca confesse le meurtre de son mari en direct aux nouvelles de six heures, après en avoir fait consciencieusement l'annonce comme son métier l'exigeait.

Véritable coup de théâtre, qui ne ferait qu'ajouter au décousu comique que cultive savamment Almodovar, toujours attentif à saboter la linéarité monotone du mélodrame, n'était qu'à la surprise et à l'hilarité initiales succède bientôt une émotion d'une rare authenticité. Selon un procédé d'emboîtement aussi simple qu'efficace, Almodovar met en abyme le petit écran, qui à son tour met en abyme des photographies,

exposées par Rebecca aux yeux de ses millions de confesseurs, reproduisant des objets anodins ayant appartenu à son mari, images-météorites chues vraisemblablement d'un désastre obscur, qui suspendent le temps dans un téléjournal où les secondes sont comptées, ralentissent le rythme dans un film où les scènes se suivent en cascade, et créent soudain quelque chose comme un moment de vérité, ce qui ne va pas sans surprendre venant d'un cinéaste aussi baroque qu'Almodovar, dont le cinéma privilégie le plus souvent le paraître (contre l'être) et préfère l'excès et les faux-semblants à la mesure et aux vérités sans masque. De cette scène-clé, où Victoria Abril donne la pleine mesure de son talent, le film toutefois ne se remettra pas, et ira se sclérosant davantage au fil des scènes suivantes, l'humour à froid si caractéristique du cinéma almodovarien cédant à une gravité toute bergmanienne, et la comédie se noyant dans un mélodrame qui finit par remonter à la surface du premier degré, tant il multiplie avec maladresse les indices du second.

Talons aiguilles puise donc à une double source. À *Sonate d'automne*, Almodovar, qui rend un hommage soutenu à Bergman, emprunte le duel verbal et affectif d'une mère, partagée entre les débordements de son ego et la culpabilité qu'ils

LA BOÎTE NOIRE

Verhoeven, Cronenberg, Schroeder, Anger, Deren, Pagnol, Gainsbourg, Tati, Keaton, Avery, Ferreri, Altman, Russell, Lombardi, Powell, Gillian, Greenaway, Forcier, Jarmusch, Carle,

Clouzot, Roeg, Wajda,

Trotta, Pasolini, Von Stroheim, Fassbinder, Demme, Kazan, Cukor, Wyler, Capra, Pabst, Murnau, Saura, Mizoguchi, Kurosawa, Ophüls, Zulawski.